

# *Libretto*



CLAUDE SEIGNOLLE

# LA MALVENUE

*Libretto*

© Libella, Paris, 2014.

ISBN : 978-2-36914-071-9

Né le 25 juin 1917 à Périgueux, Claude Seignolle se fait d'abord connaître comme ethnographe, à travers diverses enquêtes sur le folklore des provinces françaises. Des croyances et superstitions dont il aura recueilli les traces, il fera ensuite la riche matière de nouvelles et de romans qui le rendront célèbre dans le monde entier. Lawrence Durrell, qui fut l'un de ses fervents lecteurs, le considérait comme le plus grand conteur fantastique de ce siècle – ce que proclamèrent à leur tour Blaise Cendrars, Pierre Mac Orlan et Hubert Juin.



## NOTE DE L'ÉDITEUR

Il est de ces romans dont on ralentit la lecture au fur et à mesure que l'on s'y enfonce, dont on compte les pages qui nous séparent de la fin ; de ces livres que l'on voudrait se dépêcher d'oublier afin de les reprendre, la mémoire vierge, pour s'émerveiller à nouveau. Fruit de cinq années d'écriture, publié pour la première fois en 1952, et de nouveau repris par l'auteur, profondément remanié pour passer de cinq cents pages à deux cents, *La Malvenue*, texte majeur de Claude Seignolle, puise son imaginaire aux sources des contes populaires des campagnes de France. Mélange de paganisme millénaire et de crainte du diable, des luttes entre la tradition, les interdits et l'irrépressible désir de l'homme d'aller toujours de l'avant, *La Malvenue* est aussi l'histoire d'une jeune fille de seize ans qui se condamne à revivre un drame dont elle ignore tout. Il y a de la psychanalyse puisée au plus profond des atavismes humains derrière le fantastique de Seignolle. Il y a le combat des Modernes contre les Anciens et la mise en garde prémonitoire des risques encourus à vouloir toujours tirer davantage profit d'une nature considérée, à tort, comme passive. Schizophrénie, manipulations, meurtres, non-dits et secrets de famille constituent l'une des multiples lectures possibles de ce court chef-d'œuvre, où les légendes et les phénomènes surnaturels préviennent les hommes de leurs propres folies. La figure du loup-garou ne fut-elle pas

inventée pour protéger les bergères et bergers isolés des psychopathes et tueurs en série qui sillonnaient tranquillement les provinces? Les chansons et les contes, comme les textes fondateurs que sont la Bible, *L'Odyssée* ou encore *Œdipe roi*, pour ne citer qu'eux, formaient déjà un catalogue fascinant des horreurs possibles. Qu'un paysan venu d'ailleurs, faisant fi des légendes locales, se mette à labourer une terre interdite de Sologne, qu'il tranche avec le soc de sa charrue la tête d'une statue de pierre enterrée là depuis des millénaires et c'est toute la puissance d'un Mal ancien qui se réveille. Pour Lawrence Durrell, Blaise Cendrars et Pierre Mac Orlan, *La Malvenue* est un texte d'exception, mais il serait réducteur d'en vanter les qualités à la seule aune du fantastique. Claude Seignolle est un écrivain qui, comme a pu l'écrire Hubert Juin, « se fait le messenger de milliers d'âmes muettes ». Il est l'expression d'une culture ancestrale, véritable terreau où chacun, sans le savoir parfois, a nourri son imaginaire.



## I

L'air de cette nuit d'août pèse. Ce n'est pas encore le moment où l'haleine fraîche du matin délie les senteurs pour les répandre de loin en loin. Le silence peine à se glisser entre les bruits qui animent la nuit : coassements naissants des mares, réguliers et lassants comme des battements d'horloge ; cris forts ou inquiets venant des bois que le noir rend encore plus mystérieux ; craquements qui effritent la quiétude. La ferme de la Noue, aux murs crépis d'une chaux blême, brille à la lune au milieu de ses terres enlisées dans le sombre. Les volets de bois et les fenêtres sont ouverts pour aspirer le peu d'air errant. Sur les lits défaits, chacun dort d'un sommeil commun, profond, pénible. Les muscles ont gardé la cadence du labeur de la journée et par moments se mettent à moissonner dans le vide. Chacun souffre à froid mais ne se réveille pas pour fuir ce cauchemar d'efforts inutiles. Les femmes geignent d'épuisement. Elles sentent leurs reins se tordre comme si elles continuaient véritablement à relever les javelles hargneuses pourries de chardons agressifs. Dans leur tête déferle la blonde marée des blés et de ses mille gerbes à lier, à soulever, à porter sur un gerbier immense et orgueilleux qui réclame sans cesse son festin de grains et de paille. Les hommes, eux, fauchent la vision de cette mer de tiges renouvelées.

Mais, pour ceux de la Noue, ce surcroît de travail peut

bien se mêler à leur sommeil. C'était le plus dur de la saison. À présent moisson est faite. Avant le crépuscule, le dernier rayon de soleil a lentement teinté, puis déteinté la haute meule au faite orné d'une branche de frais bouleau, enrubanné de rouge qu'Antoine, le maître de la Noue, y a enfoncé d'un coup brusque et victorieux comme si, à lui seul, il venait de la vaincre. Ce geste a ramené le premier sourire sur chaque visage. Tous ont crié et agité leur chapeau au bout de leurs bras moulus. Antoine a annoncé que le repas de la *Poillée* serait pour le lendemain. En acompte il a donné quelques pintes d'un vin blanc qui, un moment, a fait jouvence.

Il n'y avait que cinq cents mètres pour revenir à la ferme mais, en arrivant, les conquérants du blé, jambes et bras soudain fauchés à leur tour, se mirent à jurer qu'ils n'auraient pu avaler un mètre de plus et s'affalèrent sur les bancs. Seul ce vieux trimard qui s'était loué la veille, et qu'avant personne n'avait jamais vu d'Ève ni d'Adam, ne semblait pas peiner autant que les autres. Il prit son temps pour s'asseoir, sortit lentement son couteau, l'ouvrit et découpa avec soin une mince tranche de tourte. Avec sa longue main osseuse et fine il racla la table pour ramener à lui les mies perdues qu'il porta à sa bouche jusqu'à la dernière en s'aidant de la lame usée. Ensuite il attendit que la Galiotte lui apporte son assiettée de soupe.

La vieille servante regarda l'homme avec bien plus d'attention qu'elle n'avait jamais consenti pour les dizaines d'autres trimardeurs de cette espèce qui avaient déjà frotté leur fond de pantalon sur les mêmes bancs. Celui-là n'avait pas les manières de ces vagabonds traînant de bourg en ferme et de ferme en bourg, commençant un travail, ne le finissant jamais, leur paresse étant à l'égal de leurs mauvaises odeurs. Non, celui-là ne sentait ni bon ni mauvais ; il avait travaillé comme quatre et, une fois servie la soupe, il eut pour la femme un petit geste de la tête plein de gratitude et de respect, si bien

qu'elle ne put se défendre d'un plaisir qui rosit ses joues griffées par l'âge. Il fut le dernier à aller se coucher et le seul à accepter la grange gorgée de foin au parfum entêtant.

Et maintenant, quatre heures de nuit recouvrent tout ce monde qui dort de force et travaille inconsciemment. Mais, dans sa chambre, Jeanne est réveillée. Si elle se sent légère et reposée, c'est que son jeune corps n'a pas eu à rejeter la sueur par tous les pores de la peau. Elle n'a pas le creux des mains plein d'aiguilles de chardons ; ni le cou et les bras mordus à rouge par le soleil. Elle est la fille de la maîtresse. D'autres travaux plus légers lui sont réservés. Henriette, sa mère, a pris deux parts de peine. Elle dit qu'à seize ans on fait tout mal, alors autant en faire le moins possible. Jeanne s'assoit sur son lit. Elle a l'impression d'étouffer. Elle remonte les manches de sa chemise de toile à fleurettes bleues, déteintes. Elle défait les boutons qui, devant, la serrent jusqu'au cou. Maintenant, elle respire mieux. Sa poitrine gonfle l'étoffe et l'écarte.

Soudain elle se redresse et se tend comme sur un appel. Pourtant rien ne parvient à ses oreilles que le raclement des grillons, le coassement des grenouilles et la caresse de la nuit glissant sur la terre. Brusquement, elle saute du lit. Elle n'aime pas rester ainsi éveillée. Ses pieds nus prennent le frais du carrelage. Elle ne sait que faire et s'apprête à se recoucher lorsqu'elle a la sensation d'une présence qui l'oblige à se retourner vers la fenêtre. Son cœur déploie ses battements à la façon d'un éventail et souffle une brève angoisse qui la fait tressaillir. Elle retrouve le calme en pensant qu'à cette heure tous ceux de la ferme s'efforcent de noyer leur fatigue dans le sommeil et que personne n'aurait envie de se promener dans la cour.

La porte de sa chambre est entrebâillée sur la salle. Un maigre feu brûle encore dans l'âtre. Des braises se consomment dans la cendre. Par moments, une lueur plus forte caresse

la plaque de fonte scellée au fond de la cheminée. Jeanne ne se rend même pas compte qu'elle a saisi sa jupe, qu'elle la met et qu'ensuite elle cherche ses sabots. Elle n'en trouve qu'un, mais pour ce qu'elle va faire, il suffit. Sans bruit, elle quitte sa chambre, va jusqu'à l'âtre qui l'attire. En passant près de la table, elle a soin de ne pas heurter le banc. Pour réussir ce qu'elle ne saurait à présent repousser, il faut que le silence lui soit complice. Arrivée devant les restes du feu, elle tend son sabot et, à gestes vifs, l'emplit des braises les plus grosses. Chose étrange, il lui semble flotter sur la mare rouge du carrelage. Et, plus étrange encore, le feu solide n'enfoncé pas la douleur dans la peau de ses doigts. Le sabot est enfin rempli. Elle quitte la salle.

Sans hésiter, elle se dirige vers le chemin des Naullins. Là, de son pas léger, elle va, décidée. Un sourire farouche s'est figé sur ses lèvres serrées. Elle marche de plus en plus vite. La terre est chaude. Ses pieds nus en prennent la fièvre. Un plaisir sauvage pénètre sa chair, chauffe son sang. Bientôt, elle se met à courir en tenant à deux mains, devant elle, le sabot dont le bois fume, mordu par la braise. L'odeur âcre l'opresse, la grise et trace un sillon de vie derrière elle. Au loin, le bois de la Croule tache la nuit d'une interminable bande noire qui se soude avec la crête de Sologne. Un léger brouillard flotte sur le trou d'eau de la Malnoue. La fille court, marche, court... Enfin, à dix pas d'elle, jaillit la meule. Elle est comme une grosse tour, bombée d'un gros ventre. Jeanne s'approche, touche les piques qui la hérissent.

À présent, son cœur bat à coups précipités, non d'avoir tant couru, mais de se trouver là, avec ce sabot qui fume; qui fume le mal. La fille tousse. Elle jette vivement les braises au pied de la meule et, se penchant, les souffle. Une petite flamme monte puis s'éteint. Sous de nouveaux appels elle revient et, enfin, s'empare de la paille. Une autre odeur, plus douce, s'ajoute à celle du bois brûlé. Jeanne rit d'un jet. Un

rougeolement perce dans les flancs d’herbe à pain. Il court comme a couru Jeanne pour venir jusque-là. Déjà il atteint la hauteur d’un homme. Il continue de grimper. De longues flammes sortent comme autant de bras furieux. Effrayée, Jeanne recule à pas hachés. Tout de même, elle n’aurait pas cru que c’était aussi facile. Elle recule toujours. À certains moments, elle ressent l’angoisse. À d’autres, elle voudrait hurler de joie. Naissent flammes sur flammes qui mordent sans relâche le ventre de la meule et, en brûlant, le grain a d’infinis pétilllements.

Enfin, le faîte s’écroule sur le dedans dévoré, blanc de feu comme le fer tiré de la forge. L’arbuste enrubanné, planté par Antoine, a un miaulement rapide. D’un bloc, la récolte en fusion s’écroule et crépite. Un grand souffle suffocant passe autour de la fille dont les yeux boivent ce carnage. Des flammèches volent au loin. Le feu décroît rapidement et la nuit se referme. Jeanne est déçue. Elle aurait aimé qu’il durât toujours.

Elle sait que son geste est pire qu’un crime, car personne ne saura qu’elle est coupable. Mais à présent, il est temps de fuir. Ceux des Naullins pourraient arriver. Déjà, leur chien s’est subitement mis à hurler. Elle se détourne. Elle va prendre son élan et courir, mais elle reste figée sur place. Sur le chemin, une ombre avance vers elle.

Pour ne pas crier sa frayeur, Jeanne porte ses mains à sa bouche. Celui qui arrive ne parle pas tout de suite. Il vient avec hésitation. Il va bientôt se trouver près d’elle. Enfin, elle entend une voix éteinte comme après un feu de peur.

– C’est toi, Malvenue!... et tout le mal qu’on s’est donné!...

La fille n’a jamais entendu pareille intonation. C’est à la fois de la stupeur et de la crainte. Et elle qui attendait la colère, les coups! Elle serre toujours son sabot vide, au-dedans rongé par la braise.

– Qui est là?...

– C'est moi, Lucas...

Alors elle réussit à forcer son rire. Si c'est Lucas, elle saura le faire taire. C'est un garçon et elle est fille. Il est domestique, elle est maîtresse. Malgré cela l'inquiétude lui reste.

– Les autres arrivent? demande-t-elle.

– Non, je ne pouvais pas dormir, je suis sorti dans la cour, je t'ai vue partir... Si j'avais su, je t'aurais arrêtée avant...

Jeanne est à nouveau forte. Elle s'approche du domestique. Son corps touche celui du gars. Lui aussi est à peine vêtu. Il sent ce corps moulé dans une chair douce. Il n'ose plus parler. Pourtant, ce brasier tout proche, qui envoie vers le ciel sa fumée qui épaissit la nuit, devrait le forcer à réveiller les fermiers d'alentour afin qu'ils prennent la coupable et lui fassent payer son crime sur l'heure. Mais, maintenant que la fille a approché du sien son corps de diablesse, il est sans volonté.

Au bout d'un moment, elle s'écarte et le prend par la main.

– Viens, dit-elle d'une voix soudain dure, il n'y a plus rien de beau à voir ici, c'est fini...

Il la suit. Son pas est mal assuré. Elle ne le lâche pas.

La mâchoire serrée, Jeanne marche et le force à prendre sa cadence. À un moment elle parle, bas, comme pour elle seule.

– Faut pas chercher à comprendre, ç'a été plus fort que moi, c'est un peu comme si on m'avait forcée à le faire... Je n'y suis pour rien...

– Mais...

– Quoi encore?

– ... Mais on va savoir... Qu'est-ce que tu leur diras?

Elle a un vif rejet d'épaule.

– T'en fais pas, demain, y aura quelqu'un de prêt pour les gendarmes d'Angillon...

– Ça, alors... tu ne vas pas?...

La cour de la Noue est devant eux.

– Va te recoucher tout de suite, lui ordonne-t-elle avec force, tout ce que je te demande, c'est de ne jamais plus te rappeler... jamais...

Et elle se serre à nouveau contre lui.

Elle veut qu'il sache combien elle peut être femelle.

– Allons, va et tais-toi, ou sans ça...

Il n'ose pas l'étreindre dans ses bras comme il en a envie et, hésitant, il se dirige vers sa soupente, à l'autre bout du bâtiment d'étable. Il voudrait encore sentir contre lui la tiédeur de la fille. Enfin, il a un geste de dépit et se fond dans l'ombre. Jeanne entre sans bruit dans la grange où dort le trimard aux mains d'évêque. Dans le noir elle cherche un des sabots de l'homme. L'ayant trouvé, elle va dans la salle et le remplit de braises. Avant de ressortir elle passe par sa chambre prendre son second sabot.

Elle agit ainsi presque malgré elle. La même force qui l'a poussée à se lever, à courir, à mettre le feu à la meule, cette même force la pousse à présent vers la fosse. Arrivée là, elle lève l'une des dalles et jette ses deux sabots : celui qu'elle vient de prendre dans sa chambre, et celui avec lequel elle a porté le mal jusqu'à la meule. Elle verse aussi la braise que contient le sabot du trimard. Tout est aussitôt avalé par l'eau grasse du fumier. Jamais personne n'ira voir au fond s'il s'y trouve deux innocents sabots de fille. Elle en chaussera d'autres. Avec précaution, elle remet la pierre en place. Puis elle va poser, bien en vue sur le chemin des Naullins, le sabot à moitié brûlé de l'homme.

Alors elle est reprise par l'envie de dormir. Elle a tôt fait de revenir dans sa chambre et de fermer la porte. Elle a juste la volonté de monter dans son lit. Déjà ses yeux se ferment. Elle s'allonge. Ses cheveux châtain se déroulent et se répandent sur l'oreiller. Elle soupire profondément. Bientôt, elle dort,

paisible, pendant que les autres de la ferme continuent à faucher, à ramasser inutilement des javelles qui ne sont plus qu'un tas de cendres fumantes.



Elle est tirée de son sommeil par des cris qui frappent les murs de la ferme. Parmi les menaces et les injures, elle reconnaît la voix forte d'Antoine et celle, aigre, de la Galiotte. La fille se soulève, cherche à se réveiller complètement. Le repos a alourdi ses paupières. Elle se laisse retomber, prête à dormir encore. Mais elle se souvient. Son cœur se serre. D'un bond elle est debout et court à la fenêtre. Elle aperçoit, devant le mur de la grange, gesticulant, criant, ceux de la Noue et les ouvriers loués pour la moisson. Ils font cercle autour du trimard. L'homme se tient immobile, les bras croisés. Il paraît bien plus grand et plus fier que les autres. Il se raidit pour ne pas répondre aux insultes qui tombent sur lui à coups rudes. À un moment, Antoine ramasse un lien qui traîne au sol et le lève vers l'homme comme pour le frapper. Tous font silence. Jeanne peut alors entendre le fermier.

– ... Tu n'as même pas le courage de répondre... tu ne sais quoi dire pour expliquer ton crime... On m'apprendra à être bon avec les bandits de ton espèce... Les gendarmes ne vont pas tarder à arriver, je t'assure que je vais leur donner la corde pour te pendre, il faut t'empêcher de recommencer ailleurs... Si ça se trouve, c'est toi qui as mis le feu à la grange de Presly, et, peut-être bien égorgé le vieux Brèlon, de la Garenne... J'ai envie de te fendre la figure en attendant que d'autres le fassent... J'en ai le droit... attends un peu...

Mais, laissant retomber son bras, il se calme. Avant de rejeter le lien à terre il crache à la figure du trimard. L'homme n'a même pas un recul. Son regard calme va, profond, de



l'un à l'autre et, à part Antoine soutenu par une rage coléreuse, il semble que personne n'ose braver le froid de ses yeux bleus. Son visage est pâle comme du plâtre vif. Ses cheveux grisonnants sont dépeignés et le soleil y met comme une sainte auréole. Il n'a pas eu le temps d'enfiler sa veste râpée et rapiécée, ni de se coiffer de sa vieille casquette de drap verdâtre. Ses pieds sont nus. Sa main serre un de ses sabots. La Galiotte tient l'autre, brûlé à l'intérieur par la braise. Par moments la servante agite sa voix cassée.

– ... J'aurais jamais cru ça de lui... Un homme d'allure si honnête!...

Grattebois, l'ancien menuisier, le père d'Antoine, acquiesce gravement et cherche à tirer d'impossibles bouffées de sa pipe éteinte.

Jeanne est prise d'un tremblement. Sa culpabilité lui pétrit la gorge et appelle le sanglot. Pensant soudain à Lucas, elle se mord les lèvres et le cherche vite du regard. Le domestique se tient un peu à l'écart du groupe à présent silencieux. La fille voit que, par moments, il tourne la tête avec inquiétude vers la ferme. Jeanne comprend qu'il voudrait l'apercevoir et, tout à la fois, redoute son apparition. Pas un instant elle ne pense qu'il peut l'accuser, elle craint seulement qu'il ne se trahisse par une parole ou une pâleur.

Alors elle revient vers son lit et se met à genoux, tout contre. Là, le visage niché dans les draps défaits, elle sanglote sans retenue. Pour étouffer sa peine elle mord l'étoffe de fil et de coton, fraîche, tout imprégnée de lavande. Peu à peu, elle se fait à l'idée d'avouer. Elle se dit qu'à elle, la fille de l'ancien maître, on n'osera peut-être rien reprocher. On ne la jettera pas en prison comme ce trimard innocent qui ne se défend même pas. Elle se relève, frotte ses paupières rougies de larmes, s'habille et, après avoir lentement passé ses deux mains sur ses joues pour calmer le feu courant sous sa peau, elle s'apprête à aller s'accuser devant tous. Déjà, elle a choisi

les mots qu'elle dira. Pour avouer elle se mettra à côté de l'accusé. C'est à lui qu'elle s'adressera d'abord, lui demandant avant tout son pardon. Ensuite, viendra le moment de parler à Antoine, son beau-père. Pour mieux dire, elle cherchera l'aide du regard d'Henriette, sa mère, et de la vieille Galiotte toujours indulgente pour elle. Les autres n'auront qu'à partir se louer ailleurs. Quant aux gendarmes, on enverra Lucas les retenir sur le chemin. On leur dira de retourner au bourg, que ce n'est qu'une affaire de famille et qu'on s'est trompé en accusant un brave homme de vagabond sérieux qui n'aurait pas sué sang et eau pour mettre tout bêtement le feu à ce qui était en somme en partie son labeur. Pour la punir, Antoine lui donnera peut-être deux gifles. Elle les mérite. Deux, mais pas une de plus, ça n'en vaut guère d'autres et ne fera nullement repousser le grain perdu. Quant à Lucas, elle se trouvera quitte avec lui, ce qui sera tant mieux parce que, au fond, il n'est pas du tout à son goût.

Elle attrape la poignée de la porte et, résolue, tire fort. Le grincement la rappelle à une autre réalité. Elle s'arrête. Une lourdeur se glisse dans sa nuque et, malgré elle, la force à baisser la tête. C'est alors qu'elle aperçoit, sur le sol, près du mur, ce morceau de pierre allongé qu'elle a trouvé l'avant-veille dans un roncier. Elle le ramasse d'un geste vif, un peu de la façon dont on se saisit d'une bestiole vivante capable d'une riposte ou d'une fuite. Mais la pierre est docile, juste à la forme de sa main. La fille la fait sauter pour la soupeser. Puis elle la serre jusqu'à s'en laisser l'empreinte dans la peau.

Une chaleur court dans son bras et meurt dans son cou. Cette ardeur nouvelle pénètre en elle, fait battre son cœur plus fort, pince ses narines. Ses yeux fauves brillent par à-coups. Le léger pli, qui, de chaque côté de ses lèvres charnues, dit sa sensualité, se creuse, fait ressortir la rondeur veloutée des joues. Enfin, la déchirure étoilée, marquant la peau juste au milieu de son front et qui lui vaut les surnoms de « Marquée »

ou de « Malvenue », perd sa couleur bleuâtre, devient rouge. Jeanne a alors un sourire haineux. Elle glisse la pierre sous le matelas et sort.

Maintenant rien ne peut l'arrêter et rien ne l'arrête. Les gendarmes d'Angillon sont arrivés. Déjà, ils ont passé les menottes au trimard et s'apprêtent à remonter sur leurs chevaux. Jeanne écarte les hommes qui injurient l'incendiaire. Lorsqu'elle est près de l'enchaîné, elle le regarde un moment en face et le toise avec le mépris le plus sincère.

– Vous êtes un sale vagabond, crie-t-elle enfin, je vous déteste, vous entendez. Je vous ai détesté dès l'heure où vous êtes arrivé ici...

Malgré eux les gendarmes sourient. Antoine pose sa main sur l'épaule de la fille.

– Allons, petite, lui dit-il, paternel, calme-toi, il est comme sourd, tu perds ton temps, laisse-le partir vers le juste châtiment qu'il mérite...

– C'est ça, disent les autres, qu'on lui...

Et ils font le geste de se couper le cou, mais se gardent de dire le mot devant l'homme.

– Les jugements sont lents, explique le brigadier, il aura droit de se défendre... et s'il est bon menteur ce sera encore plus long...

– Je vous déteste... bandit... répète Jeanne.

– Elle est hargneuse, la Malvenue, constate quelqu'un avec moquerie.

– C'est un peu son bien, dit un autre, avec bon sens.

À présent qu'ils tiennent un coupable au bout de leur chaîne, les gendarmes sont impatients de repartir. Le brigadier remonte en selle et, en s'éloignant, crie encore à Antoine :

– ... On vous convoquera d'ici peu, l'homme aura sans doute fait des aveux...

À ce moment Jeanne est prise de fureur, elle s'approche de la Galiotte et lui arrache des mains le sabot accusateur.

– Arrêtez, leur crie-t-elle, arrêtez, vous oubliez le témoin qui parle contre lui...

Et elle court à eux. En tendant le sabot au brigadier, elle rencontre le regard du trimard. Il lui va droit au cœur et lui fait mal. Mais elle ne cille pas. L'homme saisit une flamme dans les yeux de la fille. Il soulève les épaules avec peine et hoche lentement la tête. Ensuite il se retourne vers les autres de la Noue.

Comprenant qu'il va parler, ils s'avancent de quelques pas. L'homme tend ses deux poings prisonniers vers Jeanne qui, dressée, continue à le braver. Sa voix est rude, forte mais non désespérée.

– ... Il faut que vous sachiez que vous avez chez vous une fille qui aime faire le mal... Son front porte la marque de l'enfer... Un jour proche elle sera punie comme elle le mérite...

Sans rien ajouter, il se retourne vers les gendarmes et leur fait signe qu'il est prêt à les suivre.

L'homme emmené, chacun dit son mot. Ce ne sont pas les maîtres qui se lamentent le plus, mais les ouvriers loués pour la durée de la moisson. Ils savent qu'Antoine n'a plus aucune raison de faire le repas de la *Poillée*, mais ils ont si bien pensé à tout ce qu'ils pourraient engloutir ce jour-là qu'à l'idée seule qu'ils ne vont rien avoir, des crampes leur viennent, douloureuses. Tous ne songent qu'à se plaindre amèrement d'avoir été ainsi lésés par la faute de ce maudit trimard, doublement criminel. L'un d'eux s'approche d'Antoine et parle au nom de ses camarades. Les autres, silencieux, approuvent de la tête chacun de ses mots.

– Nous partons, dit l'homme... ça n'est pas nos regrets qui vous ramèneront les charretées de gerbes brûlées... Faut souhaiter que l'année prochaine, pour le travail et le repas de fin des moissons, on aura plus de chance, vous et nous... Pas vrai, les gars?...

– Ça, pour sûr, répondent-ils sur un ton où perce goulûment toute leur déception.

Antoine lit la contrariété sur leurs visages masqués de poussière collée par la sueur.

– Attendez, dit-il, je ne voudrais pas qu'on raconte qu'à la Noue on ne tient pas promesse... Le mal est fait mais ça ne vous a pas enlevé votre peine... on va vous donner le vin mis de côté pour la *Poilée* et chacun de vous emportera un morceau du cochon qu'on devait cuire... Je vous demande seulement d'aller faire fête ailleurs, ici on n'a pas le cœur à s'amuser...

Ils n'en veulent pas plus. Aussi, pendant que chacun reçoit sa part de boisson et de viande, se mettent-ils à plaindre Antoine et les siens plus que de mesure.

– Vous en faites pas, dit la Galiotte, qui va et vient avec des morceaux de porc salé, on a vu du malheur pire que ça... tenez, rien que la mort de ce pauvre Moarc'h!... Il était dans la force de l'âge... c'est un malheur qu'on aurait pu éviter...

Elle s'arrête net. Henriette puis Antoine la regardent durement. Un silence souligne sa dernière phrase. Mais aucun des hommes ne paraît remarquer la gêne de la vieille servante, ni celle du fermier et de sa femme. Ils sont trop occupés à placer dans leur musette crasseuse la part méritée de cette semaine de supplice.

– Si seulement vous aviez un chien, dit le plus vieux des journaliers, en faisant siffler ses mots sur ses dents pourries par la piquette, on l'aurait entendu aboyer et, dame, on aurait peut-être pu faire quelque chose à nous tous... Pas vrai, les gars?...

Ils ont des gestes affirmatifs.

– Seulement, voilà, continue le vieux, vous n'avez pas de chien... même que vous êtes les seuls de toute la région à ne pas en avoir... Si vous en voulez un, des fois, je connais...

Henriette l'interrompt et montre sur le mur de la salle un morceau de chaîne qui pend à un anneau. Dessous, l'eau des pluies a fait une pissée de rouille sur le crépi.

– Y a bien des années, dit-elle, pensez c'était avant la naissance de la fille, on en avait un bon, mais il est devenu fou et, une nuit, il s'est enfui... Depuis on a bien essayé d'en garder d'autres mais, y avait pas, fallait qu'au bout de quelques jours ils partent aussi et rien ne pouvait les retenir, pas même la chaîne. Allez comprendre les bêtes... On n'a même plus cherché à en avoir. On fait comme on peut. Le vacher se donne plus de mal et ça va tout de même. C'est une question d'habitude...

Lorsque les musettes goulues sont pleines, les hommes vont rassembler leurs vêtements. Après avoir longuement regardé s'ils n'oublient rien, ils partent les uns vers le bourg, les autres vers d'autres fermes. Au coude du chemin, ils se retournent et font d'indifférents gestes d'adieu.

Le soleil monte droit et frappe sec. Il est à présent dix heures. Les vaches meuglent sur leurs mamelles gonflées. La matinée s'est passée en discours qui ont encore ajouté à la perte de la meule. Les traits toujours tendus, Antoine fait signe à Lucas et au vacher de le suivre. Tous trois se rendent à l'étable où le travail du matin reste encore à faire. Henriette va chercher le seau à traire. Alors Jeanne s'approche de la Galiotte. La servante essuie soigneusement ses mains grasses de petit salé avec son tablier de toile bleue. Le sel s'est glissé entre ses doigts presque raides et mange les crevasses qui restent là, été comme hiver.

– Galiotte, dit Jeanne en regardant la femme dans les yeux, Galiotte, pourquoi on ne veut pas qu'on sache comment est mort le père?... Raconte-moi. Je te jure que je n'en dirai rien à personne... À présent je ne suis plus une gamine... J'ai seize ans et je veux savoir... J'ai le droit...

D'un mouvement brusque, la vieille tourne la tête. Sans

finir d'essuyer ses mains, elle laisse retomber son tablier et, de son pas saccadé, part rejoindre Henriette.

Sur le coup de onze heures, ceux des Langlois arrivent à la Noue. En passant, les gendarmes leur ont appris le crime de l'homme qui marchait entre leurs bêtes. Il y a là Germain et Léon Turpault. Les deux frères s'assoient sur le bord de l'abreuvoir et écoutent gravement le récit que leur fait Antoine. Lorsque le fermier a fini, ils hochent la tête et lui disent quelques mots de consolation en pensant que, pour un peu, ils ont failli être les victimes. Le même trimardeur s'est présenté six jours avant chez eux, aux Langlois. Ils l'ont engagé sur sa bonne mine. L'homme a tout de suite travaillé comme trois malgré son âge, et ne s'est jamais plaint du labeur. C'était un maître faucheur comme peu s'en trouve. Seulement juste l'avant-veille, alors qu'il fauchait depuis l'aurore, il a brusquement jeté sa faux et est parti sans un mot, comme soucieux d'événements que lui seul devait savoir. En cherchant à le retenir, Germain a vu l'inquiétude qui ridait son front haut et noble. Ni les bonnes paroles ni les promesses n'eurent raison de sa subite décision.

Les trois hommes se regardent un moment, silencieux. Enfin, les Turpault partent, se félicitant de l'avoir échappé belle. Comme ils viennent de tourner le chemin, paraît Blaise, le fils de Léon. Il arrive des Naullins. Antoine est entré dans la salle. Jeanne en sort à ce moment, un seau à la main. Elle se dirige vers le puits. En apercevant le gars, une lueur de plaisir court dans ses yeux, mais elle ne s'arrête pas et lui crie, avec indifférence :

– Te voilà... t'arrives trop tard, les tiens viennent juste de repartir, si tu veux les rattraper, dépêche-toi... Au revoir...

Et elle s'affaire pour accrocher le seau à la longue chaîne du puits. Elle laisse filer les anneaux de fer entre ses mains. Au contact de l'eau, le fond du seau renvoie un bruit sourd. Blaise s'approche de Jeanne. Il n'ose lui parler. Jamais elle ne

lui a adressé la parole aussi durement et, pire, voilà qu'elle feint de le croire parti. À un moment, malgré elle, sa tête se tourne vers lui qui, aussitôt, sourit. Ses lèvres se tirent, découvrant ses dents de jeune loup. Alors elle se fait farouche. Sans répondre à ce sourire, elle met un genou sur la margelle et, à grands gestes, remonte le seau plein. L'eau saute par plaques, et retombe le long des parois comme une pluie d'orage, si bien que le seau arrive à moitié vide. Blaise l'aide à le déposer sur la pierre. Pour tout remerciement, elle le toise de la tête aux pieds. Son front se plisse. Elle veut paraître hostile mais, sur chacune de ses joues hâlées, une légère fossette dément son attitude. Aussi le gars éclate-t-il d'un bon rire, fort et sain.

– Toi, tu veux t'amuser de moi, dit-il, on dirait que ça te fait plaisir et, ma foi, je ne sais plus si tu es contente de me voir ou si je ne te plais plus... Pourtant y a trois jours, tous les deux... Tu te rappelles?

Jeanne secoue ses cheveux couleur d'automne qui se répandent sur ses épaules. Puis, tendue vers lui qui la dépasse d'une tête, elle lui dit, en le tenant sous son regard qu'elle sait dominateur :

– Tu n'as pas à savoir si j'ai du plaisir à te voir ou si je n'en ai pas. Pense ce que tu veux et si je te déplaïs ne reviens plus ici...

Blaise est décontenancé. Il ne s'attendait pas à une telle réponse.

– Ce que t'as changé... J'ai pas voulu dire ça, Malvenue...

Cette fois-ci la colère de Jeanne s'échappe.

– D'abord, je ne veux plus qu'on m'appelle Malvenue, tu entends... Ceux qui m'aiment ne doivent pas m'appeler comme ça, ça n'est pas ma faute si on m'a laissée tomber par terre aussitôt ma naissance à ce qu'on dit, sans ça je ne serais pas marquée au front... J'y suis pour rien, moi...



Et elle passe sa main sur l'étoilure qui marque le milieu de son front. C'est comme si un choc violent avait fait éclater la peau. Deux légers sillons en forme de croix la marquent et un reflet bleu s'y glisse parfois, mais, depuis la veille, il y a par moments une autre teinte, rouge celle-là.

– J'ai pas voulu... répète Blaise, gêné.

– Je sais, dit-elle en se calmant, on donne des surnoms sans penser à mal, en riant... puis on ne vous connaît plus que par ce nom et on se moque de vous toute votre vie...

Enfin elle baisse la tête. Il semble au gars que le soleil perd son éclat. Elle lui prend la main.

– ... Je ne veux pas que, toi aussi, tu aies l'air de rire de moi...

Sa voix devient douce et, même, tremble d'une tendresse contenue.

Blaise serre gauchement la petite main mouillée de Jeanne. Le gars est beau. Ses vingt ans éclatent sur sa figure mâle. La chemise, largement échancrée sur sa poitrine, allonge son cou et son visage hâlé. Ses cheveux noirs, courts, retombent en petites boucles sur son front haut. Il n'a pas l'allure lourde et déhanchée des siens, ni la dureté dans les mots. Jeanne sait le prendre. Il est fait pour elle. Mais, depuis qu'elle a trouvé cette pierre, il y a en elle un besoin de le faire souffrir, lui et tout le monde. Et elle sent ce besoin affamé tel un chien errant.

Comme Blaise prend la main de Jeanne, Lucas sort de l'écurie. En les voyant tous deux si près l'un de l'autre, il s'approche à grands pas. Ses lèvres se pincent de dépit et une rougeur court sur ses joues salies de sueur. Sans être aussi grand que le gars des Langlois, il est au moins aussi fort. Les muscles de ses bras saillent à chaque geste et sa poitrine épaisse tend toujours la chemise. De dix ans plus âgé, lui aussi a envie de Jeanne. Et, depuis la nuit passée, il sait qu'il marque une avance sur ce Blaise toujours souriant et

sensible comme une fille. Aussi, tout en approchant, Lucas pense que le gars des Langlois vient de perdre gros cette nuit et qu'il est loin de s'en douter, sans ça il ne resterait pas là, à faire inutilement le joli cœur. Cette pensée lui redonne de l'aplomb. En l'apercevant, Jeanne repousse Blaise. Elle prend le seau et part, chantonnant, narquoise. Le départ précipité de la fille rend Lucas ironique et agressif. Il dit au gars des Naullins :

– Tu peux t'en aller maintenant... Tu vois bien qu'elle n'est plus là!...

– Bon, bon, répond l'autre, apaisant, sans quitter des yeux la porte de la salle où Jeanne est entrée.

Mais il n'a pas le moindre regard pour Lucas qui, les poings sur les hanches, cherche à le provoquer par des ricanements. Enfin, il s'éloigne d'un pas court et lent comme s'il avait de la peine à arracher ses pieds du sol.

Lucas pénètre à son tour dans la salle. Près de la cheminée, le dos tourné, la Galiotte prépare le repas. Le long d'un mur s'alignent, vides et inutiles, les marmites sorties pour faire la *Poilée* des moissons. Courbé par une quinte, Grattebois se tortille au bout d'un banc. Avec peine il crache ses râles sur le carrelage. Lucas n'aperçoit pas tout de suite Jeanne. Elle est dans sa chambre mais, dès qu'elle le voit par la porte ouverte, elle lui fait signe de venir. Après une hésitation, il entre. La fille referme la porte et lui parle à voix basse, comme pour le préparer à un mystère.

– Tu ne raconteras à personne ce que je vais te dire?... Tu le promets?

– Ça... pour sûr, oui...

Anxieux, le cœur soudain lourd, le domestique se sent prêt à toutes les promesses, comme à toutes les damnations.

– ... Eh bien, j'ai là une pierre qui donne un pouvoir...

Et elle glisse son bras sous le matelas pour en retirer la pierre qu'elle y a cachée. Elle la tend à Lucas. Son geste est

si brusque et si inattendu qu'il a un recul. Comme il hésite à la prendre, elle lui met de force le caillou dans la main. Alors il ressent un apaisement : il s'était un instant imaginé qu'elle allait lui dire qu'elle ne voulait plus de lui.

– ... Qu'est-ce que tu en penses?... dit encore Jeanne.

Il a une grimace.

– ... Bah! c'est une pierre comme les autres... ça ne peut pas donner de pouvoir... C'est pour ça que tu veux faire un secret?

– Regarde bien... tu vois rien?... dis...

– Je ne vois rien du tout...

– Regarde donc mieux au lieu de loucher par terre...

Elle est secouée par une impatience qui fait voler ses cheveux sur ses épaules.

– ... Et ça, c'est pas le creux d'un œil? dis... Et là, c'est pas la forme d'un nez usé... hein?... Vois donc les lèvres qui sont dessous...

– Peut-être, murmure le gars après une hésitation.

La fille replace la pierre dans sa cachette. Dans la salle, Grattebois tousse et crache toujours. À un moment, la Galiotte lui crie d'aller faire ses saletés ailleurs.

– Oui, continue Jeanne en venant se mettre à côté de Lucas, j'ai trouvé ça avant-hier dans un coin que je te montrerai, tout à l'heure, après le manger, il y a là-bas des morceaux de pierre sculptés de toutes les grosseurs... On les a creusés pour leur donner des formes d'oreilles, de menton, de nez... De tout ce qui fait une tête... Et moi, je te dis qu'un pouvoir est dedans, c'est pour ça que je t'ai demandé de ne pas raconter...

– Ah, fait Lucas, et quel pouvoir ça donne?

Elle le tire à elle et lui parle de près. Ses mots sifflent. Le domestique en tressaille.

– Comprends... C'est cette pierre qui m'a donné la force de me lever cette nuit et de mettre le feu à la meule. C'est

elle qui m'a poussée à le faire, parce que je l'avais longtemps gardée contre moi, hier soir, avant de m'endormir. À présent tu comprends son pouvoir.

Inquiet, il cherche à se reculer. La fille croche ses ongles dans sa peau, à travers la chemise.

– Oui, continue-t-elle, sans elle j'aurais bêtement dormi et je me serais réveillée sans plaisir, comme chaque jour de l'année, tandis que maintenant je sais que je vais prendre plaisir quand je voudrai et qu'elle m'y aidera...

Dans une frayeur subite, Lucas se raidit.

– Tu ne vas pas encore mettre le feu, dis?...

– J'en sais rien, je ferai ce qui me viendra dans la tête. Je sens qu'il me suffira de tenir cette pierre pour que je devienne assez forte... – puis, après un silence, elle ajoute, moqueuse: Tu vois, je te mets dans mon secret... tu es mon complice...

– Tu veux plaisanter, Jeanne...

– Tu crois que j'ai plaisanté, cette nuit?... Et avec le trimardeur?... Tu penses aussi que je plaisanterais avec toi?...

Elle rit. Lucas, lui, n'a pas envie de rire. Il recule jusqu'à la porte et saisit nerveusement la poignée. Jeanne le menace du doigt:

– Surtout ne répète à personne ce que tu viens d'apprendre... Tout à l'heure, je te montrerai la cachette...

Lucas tire la porte. Tout de suite la Galiotte l'assaille de mots aigres.

– C'est pas ta place dans cette chambre, garnement... Tu ne peux pas laisser la fille tranquille... qu'est-ce que tu lui voulais encore?

Il baisse la tête et va s'asseoir. Antoine arrive à ce moment. Les paroles de la Galiotte lui font plisser les paupières avec suspicion. Jeanne sort à son tour. Antoine la regarde longuement et découvre en elle certains détails qu'il n'a encore jamais remarqués. Aussi ne peut-il repousser la vision du